

Gilles Labranche, un peintre passionné et conscient

Guy Boulizon

Volume 28, Number 113, December 1983, January–February 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54313ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boulizon, G. (1983). Gilles Labranche, un peintre passionné et conscient. *Vie des arts*, 28(113), 60–61.

Musiciens II, 1982.

Le monde de la musique vu par Sean RUDMAN.

Le premier comprenait une série de concerts de haute qualité au Théâtre Saint-Denis avec de grands noms du jazz international dont Sarah Vaughan, Pat Metheny, Oscar Peterson, Miles Davis, Stan Getz, Herbie Hancock, Ella Fitzgerald.

Le second, présenté au même théâtre, plus tard dans la nuit, était destiné aux puristes et aux connaisseurs du jazz. On a pu apprécier les Jimmy Smith, Modern Jazz (swing irrésistible), Chico Freeman (style inventif), Sphere (quatuor au style Thelonius Monk), etc.

Le troisième offrait du jazz éclectique au Spectrum de la rue Sainte-Catherine ouest. On a savouré les prestations d'artistes renommés comme Uzeb (ensemble vocal en fusion dont le parrain est Oscar Peterson), Carla Bley (pianiste originale accompagnée d'un ensemble de dix musiciens), UB 40 (groupe reggae britannique), String Connection (quintette polonais autour du violoniste Krzesimir Debski), Didier Lockwood et Christian Escoudé (jazz à la *French Connection*, dans la lignée des Stéphane Grappelli et Jean-Luc Ponty).

Parmi les musiciens de jazz québécois, le public a pu jouir du talent prometteur des Groupes Melosphere, Orange, Derome et Simard, Beaugrand, Mirage, Quartz, Michel Donato et Karen Young, Michael Gauthier, Bigra et Bob Harrison, Ming Lee, Big Band, Saint-Rock Big Band, Opus 17, Mysterioso, Léo Perron et Art Roberts, Geoff Lapp, Richard Parris, Tia Legal, Roger Wall, Gerry Labelle, et d'autres. Ces formations, allant du quartette au sextuor, oscillaient d'un mode à un autre, dont le jazz-fusion, le funky, le jazz-rock, etc.

En province, en Estrie cette fois, plus précisément sur le site enchanteur du Centre d'Arts du Mont-Orford, le 17 juillet, un concert en plein air présentait l'Orchestre du Centre d'Arts d'Orford sous la direction du chef Charles Dumas.

Le programme contenait des œuvres de Gluck (Ouverture de l'opéra *Alceste*), Mozart (Concerto en ut majeur, K. 299), Grieg (Suite Peer Gynt).

Le Concerto en ut majeur de Mozart mettait en scène la harpiste Kaoru Nakayama, remarquée pour ses chromatismes gracieux au premier mouvement, et la flûtiste Marie-Andrée Benny, dont on admira le beau phrasé au deuxième mouvement.

La Suite Peer Gynt de Grieg, une œuvre racée dont l'immobilité, la danse fluide, l'envolée, l'arabesque virevoltante, nous entraînent successivement vers des espaces vibrants qui rendent aptes à la méditation par l'efflorescence des sens, fut applaudie pour le mordant de sa finale.



GILLES LABRANCHE, UN PEINTRE PASSIONNÉ ET CONSCIENT

Guy BOULIZON

Le peintre Gilles Labranche apparaît beaucoup comme un être timide, secret, sur la défensive. Pourtant, dès qu'il se sent en confiance, il devient le plus chaleureux des hommes.

Dans son minuscule logement d'une rue introuvable de Saint-Henri (sans doute dans le genre de celle, toute proche, que Gabrielle Roy a donnée aux Lacasse, dans *Bonheur d'occasion*), cet homme réservé m'étonne, dès les premiers mots, par son vocabulaire, sensuel, passionné. — Oui, dit-il, toute ma vie, je la donne à mes deux femmes...

Je regarde, déconcerté, l'exiguïté des pièces...

— Oui, je dis bien: mes deux femmes; celle avec qui je vis et l'autre, ma peinture, ma vraie maîtresse, la plus belle fille que j'ai rencontrée dans ma vie... (mais a-t-il bien mis la peinture en second lieu?)

Un peintre en recherche

Avant de rencontrer Labranche, je m'étais familiarisé avec l'ensemble de son œuvre peint. Au nom de quelque vieil héritage cartésien, j'aurais bien voulu découvrir en lui une démarche claire, aux

enchaînements visibles, des périodes tranchées, des moments évidents de rupture. Rien à faire. Le Labranche, à qui je parle, est rebelle à toute analyse suivie et linéaire. Les toiles, entassées le long des murs ou accrochées pêle-mêle aux cimaises de bois et de carton, sont d'une incroyable diversité.

En quelques minutes d'entretien, je comprends pourquoi: Gilles Labranche est, avant tout, un peintre en recherche. Il peint sous la pulsion irrésistible de la minute présente, du jour qui s'achève, de la semaine qui s'écoule. Il s'engage sur les pistes les plus diverses: peut-être des culs-de-sac, peut-être des voies royales. Mais, même là, il sait s'arrêter à temps, éviter les redites, les répétitions interminables de certains peintres, pourtant (ou à cause de cela?) aimés du public.

Labranche refuse de s'installer de quelque manière que ce soit. Même s'il trouve un filon qui plaît à la clientèle, bientôt il s'arrête. Sinon la répétition le guette. Ainsi vient-il de trouver un «beau sujet»...

Donc, il est difficile d'observer chez lui des séries, de les dater, de les cataloguer. Ses expériences picturales éclatent à l'improviste, se chevauchent, se reprennent, disparaissent. Pour combien de temps? Dieu seul le sait. Deux, huit, douze toiles? Mais combien en conservera-t-il? Car il est très lucide et terriblement critique pour lui-même. Je vois bien que le poêle à bois est là, béant, au milieu de l'atelier, prêt à engloutir tout ce qui ne le satisfera pas.

Malgré tout, par souci de didactisme, j'ose parler à Labranche de deux grandes périodes qui me semblent évidentes. Il consent à m'approuver. Il réfléchit.

— Oui, on peut parler d'un thème qui m'a vraiment fasciné... disons le mot: obsédé, durant près de cinq ans: l'Hiver sur la ville.

L'Hiver sur la ville

C'est à l'heure actuelle, la seule et vraiment longue période (1973 à 1978) qui soit indiscutable; celle qui d'ailleurs a fait connaître et aimer Gilles Labranche.

Pourtant, c'est l'un des thèmes les plus redoutables du paysage québécois, s'il faut en croire le critique torontois qui a écrit en 1912 et répété plus tard: «... que le public canadien a toujours considéré l'hiver comme un motif honteux, qu'il fallait à tout prix cacher aux yeux du reste du monde.»

Disons que de nos jours, les peintres se sont bien rattrapés et pas toujours pour le mieux. Mais heureusement, il y a des exceptions: Labranche en fait partie.

— J'ai horreur de l'été, dit-il, surtout de ses verts. Seuls, les noirs, les blancs, les dérivés me fascinent. Si je regarde un paysage naturel en été, spontanément mes yeux le transposent en scène hivernale.

Donc, tout le contraire du peintre so-laire; plutôt un paysagiste nordique, mais alors, d'un nord habité, construit, civilisé, occupé par les plans et les masses.

Ainsi, durant cinq ans, je l'imagine, vivant à l'intérieur d'un langage plastique dont il va épuiser jusqu'à saturation – mais pas plus – tous les éléments et les limites. Tout d'abord, les masses sombres (noirs et bruns divers) qui vont constituer la structure fondamentale du tableau et qui vont identifier les lieux. Pourtant Labranche nous prévient.

– C'est un tableau que j'entreprends, un fait plastique, ce n'est pas la vision d'une carte postale. Je peins non pas tellement ce que je vois que ce que je ressens. Et toute ma mémoire intervient...

Ces masses sombres, ces plans (maisons, arbres, etc.) sommairement décrits en aplats, seront soigneusement cadrés car le peintre sait fort bien que le cadrage trahit l'intention. Par ailleurs, tout cet arrière-plan doit être ou ré-équilibré ou volontairement déséquilibré, pour résoudre les tensions ou les exaspérer.

Par-dessus tout, la neige primordiale

C'est sur ces fonds en aplats que Labranche va faire tomber la neige. Ces quelques mots sont terrifiants. Ils évoquent les pires tempêtes commercialisées ou les bourrasques les plus folkloriques que tant de cimaises nous proposent.

La neige de Labranche n'est pas le grand linceul immobile qui pétrifie tout et dont Renoir aurait dit qu'elle était une «lèpre de la nature». Elle n'est pas davantage la neige aux reflets moirés d'un Maurice Cullen ou d'un Clarence Gagnon. C'est la neige qui tombe, qui s'envole, prise par des courants contraires, qui hésite à se poser et qui, bientôt, va tout unifier, tout purifier.

– Je l'ai observée des heures et des heures, face au Saint-Laurent, dans les avenues de Westmount ou dans les ruelles de Saint-Henri. Ses myriades de flocons nous présentent une grille dynamique qui fait pétiller les pigments, renvoie la lumière. Le blanc crée le mouvement, subtil, complexe, plein de tensions diverses...

Je vois parfaitement comment cette grille neigeuse transforme la planéité (et la platitude) d'un mur de briques, en une surface vibrante. Cette grille est une sorte d'all over plastique, qui vient se greffer sur un fond naturaliste. D'autant plus que cette neige est quasi monochrome, d'un blanc grisâtre.

– Mes gris, ou mes blancs rompus, ont non pas des reflets (cela fait trop précieux) mais des rappels très légers de mauve, de rouge, de bleu et même de vert (!)...tout cela avec du noir.

Je me souviens de remarques analogues que le critique Jean Paris exprimait dans *L'Espace et le regard*. «Ses flocons (neigeux) brouillant autant la vue que les touches divisées, unifient l'espace par la vibration...ils trament cette substance aussi concrète qu'insaisissable où toutes formes se correspondent...la neige promet cet anéantissement touffu des choses...elle est un premier pas de la nature vers l'Abstraction...», p. 284.

Ce pas prophétique des impressionnistes, menant à l'Abstrait, Labranche, accroché à la réalité, ne semble pas devoir le faire. Mais qui sait?

«Je suis un gémeau, j'ai besoin d'espace»

On ne connaît vraiment un peintre que lorsqu'on a analysé et compris son sens de l'espace. Dans le cas de Labranche, la conquête de l'espace s'est faite lentement, prudemment. Il est «devenu ce qu'il était» ou du moins ce que son signe zodiacal lui affirmait.

– Je suis un Gémeau...j'ai besoin d'air, d'espace, de vide!

Gilles Labranche part sagement, modestement, du lieu où il est né: le village Turcot, à Saint-Henri. Un milieu de gens ordinaires mais vrais, directs. Pas d'horizons fabuleux à vous donner le vertige. L'espace, dont il rêve, il l'a dans la tête; ce sera pour plus tard. Pour le moment, il va peindre, minutieusement, les ruelles du quartier: petits espaces, petits horizons. Nous sommes en 1973.

Puis, d'année en année, prudemment, il s'aventure vers la ville: Westmount, une «vraie campagne» qu'il admire (en hiver!); le parc La Fontaine, les quartiers de l'Est, Outremont et, plus tard,

la ville de Québec, dont il est envoûté par l'atmosphère (le feeling, dit-il) plus que par l'architecture.

– D'ailleurs, je ne suis pas un dessinateur, c'est la couleur, la nuance, qui me possède.

Malgré tout, cet espace reste limité. Au fond de lui-même, il sent le besoin des vastes horizons, des espaces immenses mais pas illimités. Déjà, quand il avait dix-huit ans (c'est-à-dire en 1965), il était allé à la Baie-Saint-Paul.

– Cela avait été merveilleux, mais c'était trop fort pour moi. Trop grand. Je n'étais pas préparé à une telle vision. Je n'ai pas pu tenir le coup.

Le temps des vastes horizons

En 1982, Labranche se sent prêt à affronter Charlevoix. Nature immense, horizons prodigieux. Paysages ambitieux exigeant de grandes toiles. Les vallées profondes, les caps agressifs, les creux et les vides, se chevauchent pour donner des paysages dramatiquement réalistes, en même temps que d'un imaginaire délirant. Moins de gris, mais des noirs plus charbonneux et surtout des oranges incandescentes et de merveilleux cramois qui deviennent presque la marque de fabrique de la série. Tout cela bouscule les perspectives. Des premiers plans dérivent vers le lointain, alors que l'horizon accourt. C'est une lumière de fin de monde ou d'origine des temps.

– J'irai plus loin, me dit Gilles Labranche. J'ai vu les Alpes, les Rocheuses, mais je n'étais pas prêt.

Je regarde l'exiguïté de la pièce où il travaille et les pauvres moyens dont il dispose.

– Quand j'aurai un grand atelier, alors je sculpterai, je ferai d'immenses toiles. Peut-être peindrai-je au fusil...

Je vois une lueur briller dans la mélancolie de ses yeux.

– Oui, la force est avec moi...Je ne l'ai jamais aussi bien sentie.



Gilles LABRANCHE
Brisures
Acrylique sur toile; 152 cm 40 x 91,44.
(Phot. Réal Lachance)